

Citoyenneté et réforme territoriale dans l'espace rural. C'est notre affaire !

Il m'est donc demandé en cette fin de journée d'apporter un éclairage plus théologique, ce que vous appelez le fil rouge.

J'ai organisé mon propos autour de 4 points, ce qui n'est pas très académique pour les puristes, mais je l'ai envisagé comme une réaction au titre, aux questions qui vous étaient posées.

1. Oui, c'est notre affaire

Le premier point c'est de conforter votre affirmation : oui, c'est notre affaire et je voudrais le fonder théologiquement. Si vous pouvez affirmer cela ce n'est pas parce que vous êtes des militants, c'est d'abord parce que vous êtes des baptisés.

a. La prédication du Salut

Toute la prédication évangélique annonce la venue du Royaume de Dieu déjà présent dans notre histoire mais pas encore manifesté dans sa plénitude. Notre temps historique est celui du « déjà là/pas encore » (formule bien connue en théologie). En d'autres termes, le chrétien a la responsabilité de contribuer à faire progresser le Royaume de Dieu déjà en marche, tout en étant conscient qu'il ne pourra jamais l'établir complètement sur terre, quels que soient ses efforts. Il y a toujours un écart entre ce que nous vivons et ce que nous espérons. Face à cela, nous ne sommes pas appelés à rester les bras croisés. Cet écart est le temps et le lieu de l'action, de l'engagement. Nous avons constamment à vivre cette tension. Le danger, particulièrement pour le sujet qui nous intéresse, est de surestimer l'un ou l'autre pôle (déjà là/pas encore), voire de supprimer complètement la tension en ne faisant droit qu'à l'un de ces pôles : soit en pensant qu'on peut faire advenir le royaume sur terre (et là, l'intolérance n'est jamais bien loin), soit l'évangile apparaît complètement déconnecté, (on se situe comme des purs qui attendent).

b. L'histoire

Dans cette logique, un disciple du Christ se doit de prendre l'histoire au sérieux. Pourquoi l'histoire, le temps dans lequel nous vivons est-il si important pour un chrétien ?

D'abord parce que Dieu lui-même se risque dans l'histoire. Dieu a voulu se dire dans l'histoire. Depuis la révélation faite à Abraham, à travers les prophètes jusqu'à l'incarnation de Jésus, dont la présence ecclésiale s'inscrit encore aujourd'hui dans le temps, Dieu a pris le risque de l'histoire des hommes. L'Écriture n'est pas un catalogue de vérités à croire, c'est l'histoire d'un peuple avec son Dieu. Dieu se dit dans l'histoire et pour cela va jusqu'à prendre la condition d'homme. Et c'est en son Fils devenant l'un de nous, en entrant dans l'histoire, que Dieu révèle le mieux qui il est (« Qui m'a vu a vu le Père »). Par conséquent l'histoire n'est pas un obstacle à la relation à Dieu, bien au contraire, elle en est le lieu et le temps ; elle ne relativise pas.... Elle accomplit. Et Dieu est celui qui accomplit l'histoire en lui donnant un sens.

Par conséquent, l'Église ne peut pas se désintéresser de l'histoire et du monde, elle ne peut pas se situer en dehors ou dans un face à face, comme gardienne d'une révélation surplombante et se lier seulement dans un second temps avec le monde (aller au monde comme on l'a dit un temps). Elle est immergée dans le monde et les chrétiens sont « réellement et intimement solidaires du genre humain et de son histoire » et dans ce monde-là, il leur faut être « porteurs d'un message de salut à proposer à tous » (GS1). C'est sa mission : l'Église, au cœur du monde, prend forme et se réalise. Sa mission est d'être pour le monde. Je signale en passant que la lettre à Diognète, qui date du II^{ème}

siècle, ne disait déjà pas autre chose. « Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les coutumes.... Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens ».

Et Dieu prend le risque encore aujourd'hui de parler à travers l'histoire par le témoignage d'hommes et de femmes de leur temps, animés par le Saint Esprit agissant dans l'histoire.

Si Dieu a voulu se dire dans l'histoire des hommes il convient d'accepter ce qui fait l'épaisseur de l'histoire : nos malentendus, nos manières de faire, nos tâtonnements, nos errements, la question du mal... Non comme des obstacles qui nous éloignent de Dieu mais comme autant d'occasion de se frayer un chemin vers Dieu. Nous ne pouvons-nous abstraire de ce que nous sommes. C'est à des hommes concrets que Dieu se dit.

La réalité est supérieure à l'idée

c. La dimension collective du salut

Enfin oui, c'est notre affaire car c'est un point que l'on aborde souvent peu aujourd'hui, mais le salut revêt une dimension collective. Nous avons souvent une vision personnelle du salut. A notre époque où nous avons développé l'autonomie de la personne, où chacun est devenu plus responsable de son chemin, où nous insistons sur la réponse libre de chacun à un appel, nous avons perdu de vue la dimension du collectif.

Pourtant, mon baptême ne concerne pas seulement ma relation personnelle à Dieu. Le concile nous rappelle que le salut a aussi une dimension collective. GS, reprenant la constitution dogmatique sur l'Eglise (n°9) rappelle qu'il a plu à Dieu « de sanctifier et de sauver les hommes non pas isolément, hors de tout lien mutuel ; il a voulu au contraire en faire un peuple qui le connaîtrait selon la vérité et le servirait dans la sainteté ». GS poursuit (n°32) : « Aussi, dès le début de l'histoire du salut, a-t-il choisi des hommes non seulement à titre individuel, mais en tant que membres d'une communauté. (...) Il les a appelés son peuple ».

La résurrection est promesse d'une vie nouvelle sous le signe de la réconciliation et mon baptême m'intègre dans un peuple en marche vers cette humanité réconciliée. Parce que le Royaume de Dieu est préfiguré par ce que nous réalisons ici et maintenant dans nos sociétés humaines, il nous faut contribuer à construire une communauté humaine, un vivre ensemble où se tissent les solidarités ; un vivre ensemble où chacun est respecté pour lui-même, de façon inconditionnelle, dans sa condition de Fils de Dieu ; un vivre ensemble qui humanise. L'Eglise comme communauté de croyants en la résurrection a ainsi une vocation spéciale à inviter tous ses membres à l'action sociale, économique et politique qui construit la justice.

2. La question des territoires

Elle est difficile pour nous. Quand les juifs font référence à un peuple, une terre, une loi, le chrétien est appelé à aimer en esprit et en vérité. Pas attaché à une terre. Vocation à l'universalité

Là encore on peut faire appel à la lettre à Diognète : « ils habitent les cités grecques et les cités barbares suivant le destin de chacun »... « ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés » puisqu'au fond, la vraie patrie c'est le ciel.

Et la question se pose, spécifiquement dans le rural où on est très attaché à la terre (cf le sentiment des agriculteurs en difficultés). Et où on est aussi les héritiers de modes de vie ancestraux. Où le rapport au temps n'est pas le même que dans les métropoles, simplement parce que le rapport aux rythmes de la nature n'est pas le même, les contraintes ne sont pas les mêmes (temps de transport...).

Et on sent bien des cohabitations difficiles, entre les ruraux et les urbains qui viennent à la campagne le dimanche et en vacances en oubliant parfois que des gens y vivent à longueur de temps ; entre ruraux et urbains ; entre les vieux ruraux et les jeunes qui reviennent à la terre en apportant ce qu'ils sont, ce qui les a façonnés.

Il me semble que nous avons dans ces changements à être des acteurs de réconciliation, à prendre du recul, non par désintérêt ou désinvolture, mais parce que nous sommes inscrit dans ce peuple en marche vers une humanité réconciliée. Il nous faut tisser des liens, bâtir des ponts.

Le pape François, une fois encore avec un de ses 4 principes : le tout est supérieur à la partie, nous y invite à ne pas nous crispier :

« Entre la globalisation et la localisation se produit aussi une tension. Il faut prêter attention à la dimension globale pour ne pas tomber dans une mesquinerie quotidienne. En même temps, il ne faut pas perdre de vue ce qui est local, ce qui nous fait marcher les pieds sur terre. L'union des deux empêche de tomber dans l'un de ces deux extrêmes : l'un, que les citoyens vivent dans un universalisme abstrait et globalisant, ressemblant aux passagers du wagon de queue, qui admirent les feux d'artifice du monde, celui des autres, la bouche ouverte et avec des applaudissements programmés. L'autre, qu'ils se transforment en un musée folklorique d'ermite renfermés, condamnés à répéter toujours les mêmes choses, incapables de se laisser interpellé par ce qui est différent, d'apprécier la beauté que Dieu répand hors de leurs frontières. »

Autour de la notion rural/métropole, ville/campagne, je voudrais vous inviter à une petite méditation biblique qui ne prétend pas donner de solutions mais donner à penser dans les débats qui sont les nôtres.

Devenue une population majoritairement urbaine, nous gardons tous en nous un secret désir de campagne, comme une certaine nostalgie d'un paradis perdu.

Il faut dire que la ville, dans l'Ancien Testament, n'a pas très bonne presse. Peut-être parce que le premier à en construire une nous est présenté sous les traits de Caïn, pas très recommandable ! Ville traitée de prostituée, ville lieu de l'abomination : Babylone, Sodome, Gomorrhe... Même Jérusalem faillit à sa vocation de cité de Dieu. A l'inverse, c'est au travers de nombreuses paraboles agraires que Jésus essaie de nous faire entrevoir ce qu'est le Royaume.

Et pourtant, si la Bible commence dans un jardin, elle se termine dans une ville, la Jérusalem Céleste. Si le jardin de la genèse est symbole de Création, il est aussi lieu de rupture de l'Alliance avec Dieu. Comme Gethsémani sera le jardin de l'arrestation de Jésus. A l'inverse, la ville, lieu de révolte, de violence, devient dans l'Apocalypse le symbole de la réconciliation, du partage de la vie de Dieu en plénitude.

Au fond, à travers cela, c'est l'opposition entre l'espace urbain et l'espace rural qui est remise en cause. La Jérusalem céleste de l'Apocalypse a en son cœur un arbre produisant 12 récoltes de fruits par an et dont les feuilles guérissent les nations (AP 22). Réconciliation des hommes, réconciliation des lieux, réconciliation de l'homme avec son environnement... Parce que tout est lié, les problèmes des villes et des campagnes le sont aussi. Nous avons à prendre soin de ces deux réalités tout autant que de leurs relations, pour les rendre habitables, accueillantes, désirables et durables.

L'un et l'autre espace sont pour certains des lieux de souffrance, d'exclusion où prospère le sentiment d'abandon : agriculteurs en difficulté, personnes sans logement ou mal logés, populations sans accès de proximité aux services publics.... Nous sommes appelés à l'imagination pour habiter notre maison commune de façon bienveillante, dans l'ouverture et la reconnaissance de l'autre afin que nos espaces partagés soient des espaces de vie. Nous sommes appelés à l'imagination pour inventer ensemble l'agriculture diversifiée de demain, prendre soin de la vie sociale de nos villes et

nos villages, retrouver le lien avec la terre, innover en matière de logement, travailler au bien commun...

Alors nos villes et nos villages prendront peut-être un avant-goût de la ville de Dieu de l'Apocalypse, espace de liberté où les nombreuses portes sont toujours ouvertes, espace d'humanité qui accueille tous les peuples et où Dieu se dit...

3. Donner place à la fragilité

(le tout supérieur à la partie)

L'un des défis principaux du monde d'aujourd'hui, c'est la place prépondérante qu'ont pris l'économie et plus encore la finance jusqu'à imprégner les représentations des acteurs politiques et sociaux. Il ne s'agit pas de diaboliser l'économie et la finance, mais de questionner la place qu'elles ont prise comme le fait le pape régulièrement en dénonçant l'idôlatry. L'efficacité et la performance se sont imposées comme critère ultime d'évaluation y compris dans les rapports humains.

La fragilité est vécue sous le mode de l'échec. Les plus fragiles sont mis à l'écart. C'est ce que le pape François ne cesse de dénoncer sous le terme de culture du déchet.

Mais ne voir dans la personne fragile comme dans les territoires fragilisés que leur coût ou leurs manques supposés, n'est non seulement plus tenable mais est porteur de risques :

- Risque de violence de ceux qui vivent cette situation comme une injustice et n'attendent plus rien d'une société qui ne semble pas vouloir d'eux ;
- Risque d'éclatement de la société et de repli sur soi
- Risque d'oppression à l'égard de ceux qui vivent les plus grandes fragilités ou qui cumulent des fragilités;
- Risques mai aussi perte de richesses diverses (pour la société entière) qui peuvent naître de l'accueil de la fragilité lorsqu'elle est accompagnée. Il n'y a qu'à regarder le foisonnement d'initiatives dont on est témoins. La fragilité peut être créative si elle n'est pas écrasée.

Au final, nier nos fragilités conduit à des impasses. Il y a urgence à découvrir ou re-découvrir que la fragilité est constitutive de notre condition.

Nous sommes invités à prendre soin des fragilités qui prennent des visages multiples, rejoindre les méprisés.

Dans les problématiques qui sont les nôtres, il s'agit de faire sortir de l'indifférence les hommes et les femmes qui vivent ce sentiment d'abandon et de solitude morale, l'exclusion sous toutes ses formes. Qui ne se sentent plus reconnus, utiles.

Porter attention à tous ceux qui sont exclus du pouvoir, du droit à la parole, de la culture. A tous ceux qui sont en marge du centre de la société où l'on partage les richesses, le pouvoir, la considération sociale et morale, le savoir.

Pour nous guider, regardons encore une fois l'attitude de Jésus.

L'attitude de Jésus par rapport aux pauvres va être une attitude de restauration des liens d'appartenance, contre l'exclusion. A l'exclus, Jésus ouvre à nouveau le cercle de la société, au marginalisé, il rend une place au centre. Jésus rétablit des liens, rend une place dans la communauté. Grâce à cet acte de Jésus (guérison, entrée en relation...) celui qui est désigné comme hors communauté, qui est mis au ban de la société découvre dans le geste même de Jésus que cette désignation est non signifiante (n'a pas de sens). Que c'est faux, qu'il est autre chose que ce que l'on croit, il est quelqu'un et non pas rien.

La réintégration se fait par déplacement constant des frontières du centre. Il ne fait pas quelque chose spécialement pour les pauvres, il casse les frontières. Il ne donne pas quelque chose, il ne

comble pas un manque, il réintègre dans le centre, dans la société et ce faisant casse le processus de marginalisation.

Le choix de Dieu tel qu'il s'exprime en Jésus, invite d'une part à une solidarité prioritaire avec les catégories ou les milieux humains marginalisés ou exclus, et donc une présence effective dans ces milieux. L'évangile et le pape François à sa suite nous invitent à aller aux périphéries existentielles (dans le domaine économique, social, culturel, moral, religieux). Les périphéries existentielles, c'est au fond tout ce qui nous met à l'écart : à l'écart de nous-mêmes, à l'écart de la vie sociale, à l'écart de l'Eglise ou plus exactement à l'écart dans l'Eglise. Ce sont aussi les lieux et les situations qui séparent, les lieux et les situations de fractures, les lieux et les situations de non-sens, ou qui apparaissent tels.

La périphérie (dans le domaine économique, social, culturel, moral, religieux) est le lieu où nous invite l'évangile, et à y être d'abord à l'œuvre dans une pratique de réintégration.

Cette image nous permet de donner un contenu concret (et pas seulement idéologique ou de slogan) au choix prioritaires des pauvres ici, dans notre société. C'est l'attention prioritaire, à tous les niveaux et dans tous les domaines, dans la société et dans l'Eglise, à toutes les formes de marginalisation et d'exclusion, pour y substituer une solidarité radicale afin de restaurer le sentiment de dignité humaine, d'égalité avec ceux qui constituent le centre, et de réinstaurer des liens d'appartenance et les conditions d'une véritable participation aux biens, aux services, aux responsabilités, à la prise de parole, au respect, à la culture, aux choix de société en général

Il nous est demandé d'être un levier pour transformer les processus, pour faire brèche dans les structures de péché derrière lesquelles sont engagées des responsabilités humaines (ex acteur consommateur) et favoriser une pratique de réintégration.

Il ne nous est pas demandé la révolution. On ne promet pas le Grand soir !

Mais on ne saurait se contenter de panser les plaies, sans toucher au fonctionnement du système.

Il s'agit de faire bouger les lignes, d'aller aux périphéries non pour y rester dans une situation figée mais pour transformer l'ensemble. Et des deux côtés. Du côté des exclus car on leur redonne une dignité ; du côté du centre parce qu'on oblige à sortir de l'indifférence, à donner une réponse, à regarder l'autre dans sa dignité. Avec les exclus, nous sommes ainsi invitées à poser des ruptures, à casser des frontières, à produire de la réintégration. Comme signe de résurrection.

Pour poser ces ruptures qui font brèche, il nous faut utiliser les moyens du Royaume. Il faut renoncer au rapport de force pour entraîner l'autre sur un autre terrain. Nos moyens sont la force de la résistance, de l'initiative, de la solidarité quotidienne.

Le pape nous indique aussi une voie : le temps est supérieur à l'espace (EG 223) :

« Donner la priorité à l'espace conduit à devenir fou pour tout résoudre dans le moment présent, pour tenter de prendre possession de tous les espaces de pouvoir et d'auto-affirmation.[...]. Donner la priorité au temps c'est s'occuper d'initier des processus plutôt que de posséder des espaces. [...] Il s'agit de privilégier les actions qui génèrent les dynamismes nouveaux dans la société et impliquent d'autres personnes et groupes qui les développeront, jusqu'à ce qu'ils fructifient en événement historiques importants ».

L'Esprit ne cesse de nous dévoiler de nouvelles barrières à abattre, de nouvelles frontières à franchir. Il existe des barrières nouvelles car la société dresse constamment de nouvelles barrières, de nouvelles frontières et met en œuvre de nouvelles formes d'exclusion.

4. Etre des hommes et des femmes de dialogue

La complexité des sujets que nous traitons est telle, qu'aucune institution, aucun groupe, aucune personne aussi géniale soit-elle ne peut prétendre seule mener à bien ce travail. Si nous voulons ne pas nous payer de mots et jouer notre rôle de citoyen en chrétien (pas comme chrétien) il nous faut effectuer un travail de discernement en croisant les regards et être des hommes et des femmes de dialogue. Il est d'ailleurs très intéressant à cet égard que la chap 5 de LS intitulé « quelques lignes d'orientation et d'action » ait comme sous-titre : les voies d'un dialogue. Et que certains restent sur leur faim car il n'y a pas de solutions proposées mais en effet invitation pressante au dialogue pour des réponses à construire ensemble.

C'est une nécessité historique mais cela se conjugue à des motivations plus théologiques. L'aventure de la foi est pour chacun au fond une histoire de rencontre, une histoire de dialogue. Dei Verbum nous le rappelle : « Le Dieu invisible s'adresse aux hommes en son surabondant amour comme à des amis, il s'entretient avec eux pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie » (DV 2).

Mais comment faire ? Là encore, il nous faut nous mettre à l'école de Jésus, non pour répéter mais pour être fidèle, d'une fidélité qui est toujours créatrice. Que voit-on ?

A son exemple, nous sommes invités à aller à la rencontre de tous, sans exclusive. Pas seulement de ceux qui pensent comme nous. Nous sommes invités à travailler avec tous les hommes de bonne volonté (et même, comme le dit un théologien, avec la bonne volonté de chacun) comme nous y invite toutes les encycliques sociales, et la dernière avec insistance :

- Parce que chaque homme est unique, son regard sur le monde est unique ;
- parce que le concile rappelle que l'Esprit travaille en chacun d'une manière que Dieu seul connaît (GS 22,5-6 et 38,1)

Le vrai dialogue est exigeant. C'est bien plus qu'un dialogue cordial ; c'est bien plus que de la tolérance qui n'est parfois que de l'indifférence. Rencontrer vraiment suppose plusieurs conditions.

- D'abord un processus de reconnaissance de l'autre dans son altérité ; on renonce à annexer l'autre, à lui imposer un mode de vie, une pensée, une vérité.
- Une certitude que ma façon d'être femme, homme, n'épuise pas la réalité ; et en tout cas, que ce n'est pas la meilleure, elle n'est pas supérieure.
- Une acceptation de sa propre vulnérabilité à s'aventurer sur le terrain de l'autre : accepter de se laisser toucher. D'un vrai dialogue, d'une vraie rencontre, on ne sort jamais indemne.
- Un consentement à se laisser dérouter si besoin, à accueillir l'imprévu. Rappelez-vous la guérison de la fille de la cananéenne : Jésus commence par résister à la demande de façon assez abrupte. Mais il accepte de se laisser surprendre par l'autre, étrangère, de se laisser déplacer puisqu'il change d'avis.

Dialoguer à la manière du Christ c'est entrer dans une démarche kénotique : pour nous rencontrer, « il ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu » (Ph). Nous laisser dépouiller, déposséder. C'est aller à la rencontre du savoir contemporain, des réflexions du moment comme Jésus : en posant des questions cf Jésus, adolescent, à la rencontre des docteurs de la loi

A notre tour, nous sommes invités à rencontrer les autres pensées, les nouveaux langages comme des enfants qui ont d'abord des questions à poser avant d'avoir des réponses à apporter. C'est ce qu'il fera plus tard sur le chemin d'Emmaüs, il commence par une question.

S'engager en chrétien dans les débats de société, c'est accepter de participer à la recherche commune, de ne pas se situer au-dessus mais comme des quêteurs de vérité. Refuser le

dogmatisme, les idéologies closes sur elles-mêmes dans toute tentative de compréhension du monde, de ses logiques, de ses impasses, exige le débat et l'humilité. Un débat qui ne soit pas confrontation de vérités différentes, mais recherche en commun d'une vérité ; vérité toujours approximative parce qu'inatteignable dans l'histoire humaine. Une vérité qui se fait pour reprendre St Jean.

Dialoguer en vérité c'est aussi s'engager dans sa parole. Refuser les discours qui tournent à vide, où l'on ne s'investit plus dans sa parole, où l'on colporte des points de vue, des idées qui n'embranchent plus sur la réalité, où la parole n'a plus d'autorité.

C'est une question que nous devrions porter doublement, comme citoyen et comme chrétien. Nous sommes une religion de la parole, et non pas du livre. Comment annoncer que la parole de Dieu est fidèle si la nôtre, la parole ambiante est disqualifiée ?

Si Jésus parlait avec autorité, c'est parce qu'il n'y avait pas de distance entre lui et sa parole. Il est la Parole. Si l'on ne peut faire confiance à la parole de l'autre, il ne peut y avoir de contrat social durable. C'est dans la mesure où l'on respecte la parole donnée, s'il y a réciprocité, que l'on peut construire ensemble.

Dialoguer en vérité, c'est accepter que la parole de l'autre soit aussi importante que la mienne. Non pas dans une attitude relativiste. Non pas non plus dans une volonté d'unanimité. Mais avec la conviction qu'en se croisant, nos paroles peuvent se féconder l'une l'autre et donner naissance à une parole nouvelle. Donner naissance à une parole de vie qui sera le jaillissement de deux paroles distinctes, dans laquelle personne ne se reniera. C'est ça le vrai compromis : non un rapport de forces, mais la créativité ensemble. La culture du compromis consiste à trouver ensemble des solutions qu'on n'aurait pas envisagées seul. Ce n'est pas toujours possible. Mais tant qu'on n'a pas accepté d'écouter d'abord la capacité de conviction des autres avant de critiquer le contenu de leurs convictions, on risque d'être totalitaire.

Nous aurons toujours à chercher et ouvrir des chemins nouveaux à la hauteur des défis de l'humanité.

Conclusion

La responsabilité des chrétiens elle est celle de l'espérance. C'est de ne pas laisser le système clore sur lui-même, ne pas absolutiser le politique, l'économique mais être le gardien d'une ouverture à la transcendance et faire entendre une promesse, non pas celle d'un avenir connu d'avance mais d'un avenir possible. Il y a un ministère de l'espérance à porter. Ministère de l'espérance qui ne soit pas optimisme béat mais témoigne de notre foi en la résurrection plus forte que la mort au cœur même de nos vies. L'espérance n'est pas anesthésiante, attente d'un avenir meilleur, les bras ballants. « L'espérance est mobilisatrice parce qu'elle soulève hors de l'immédiat, qu'elle ouvre un horizon de possibles, qu'elle délivre de la peur devant les impasses » .